

97

LE FRONDEUR

JOURNAL SATIRIQUE

10

C MES



LE FRONDEUR

Journal Satirique paraissant tous les Samedis

ABONNEMENTS :

Un an fr. 5 50

Bureaux :

12 - Rue de l'Etuve - 12

A LIÈGE

RÉDACTEUR EN CHEF

NIHIL

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

Texte : La ligne . . . fr. 00 25

Illustrées : Par mois . . . » 15 00

RÉCLAMES :

La ligne » 1 00

On traite à forfait.

Toutes les correspondances doivent être adressées au bureau du Journal, rue de l'Etuve, 12, à Liège.

SOMMAIRE : La mystérieuse affaire de la rue de la Loi. (Clapette). — Souvenir. (Génia). — Ruse cléricale. (Punch). — Encore l'administration des Postes. (Tapfort). — La Buche. (Gil Blas). — Bibliographie. (F.) O'œuvre de la vieille Garde. — Feuilleton : Les aventures d'Anatole Trouseminet.

Un vent de fronde,
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde,
Contre?.....

La mystérieuse affaire de la rue de la Loi.

Révélation du FRONDEUR.

Parmi les versions qui circulent dans le public et dans les journaux — plus librement à coup sûr, que les chiens dans les squares — il n'y en a pas une bonne. Tous nos confrères ont brodé, sur le dramatique événement de la rue de la Loi, des récits qui font le plus grand honneur à leur imagination, au détriment de leur jugement.

Le *Frondeur*, qui ne recule devant aucun sacrifice pour assurer à ses lecteurs des renseignements de tout premier choix, a mis en campagne ses rédacteurs les plus fins, et nous pouvons aujourd'hui éclaircir le fameux mystère. Il est à peine besoin d'ajouter que, nous seuls, possédons des renseignements sérieux et positifs.

Disons tout d'abord que M. Bernays s'obstine dans son mutisme. L'honorable avocat étant mort, il est probable que la Justice ne lui demandera pas un compte trop sévère d'un silence aussi suspect.

Il n'en sera pas de même pour les deux chapeaux, saisis sur le théâtre du crime, lesquels se refusent également à répondre aux magistrats instructeurs. D'autre part, M. Henri Vaughan ayant — si nous en croyons le *Moniteur* — inventé un irriga-

teur à vapeur, la police s'est immédiatement rendu au domicile de cet inventeur. Celui-ci étant absent, la police a arrêté l'irrigateur, qui a été mis à la disposition du parquet.

Lorsque nous avons eu tous ces renseignements, il devenait facile pour nous de deviner que M. Bara seul, peut avoir fait le coup.

En effet, tous les journaux ont raconté que M. Bernays, qui était le gendre de M. Pecher, vivait en mauvaise intelligence avec sa femme. M. Pecher avait donc intérêt à se débarrasser d'un gendre peu commode.

A Anvers, on pardonne aisément des procédés aussi expéditifs : *péchés* véniels, dit-on. D'autre part, M. Pecher est le président de la *Fédération libérale* ; avant lui, M. Bara occupait ces fonctions et, dès lors, tout s'explique. M. Bara a complaisamment offert à son ami de le débarrasser de son gendre ; l'ami a accepté et c'est ce qui fait que M. Bara a joué le rôle de ce Vaughan, qui, de l'avis général, ressemblait d'une façon frappante au ministre de la Justice — ressemblance que nous expliquons péremptoirement en disant que Vaughan et M. Bara ne sont qu'une seule et même personne.

D'autre part aussi, on nous affirme que le jour du crime M. Ziane n'a été vu nulle part à Liège, pas même à la *Renaissance*, loin de nous la pensée d'insinuer que l'honorable échevin soit l'assassin, mais il pourrait être tout au moins complice.

Cette opinion est d'autant plus plausible, que, le lendemain du crime, un individu, qui jouait la folie afin de mieux détourner les soupçons, soutenait sérieusement que les deux perches plantées dans l'axe de la rue de l'Université, ne gâtent pas l'admirable perspective de la rue Grétry. Il suffit de rapprocher ces deux faits pour que la complicité de M. Ziane éclate à tous les yeux.

Enfin, la coïncidence — non moins étrange — de l'inscription d'un brevet pour un irrigateur, au nom de Vaughan, compromet singulièrement le brave commandant Charlier, lequel, depuis quelque temps, s'occupe de seringotechnie avec une obstination suspecte.

Nous devons reconnaître aussi que la finesse et l'intelligence dont a fait preuve l'assassin, pour faire perdre sa trace, tendraient à nous prouver que M. le conseiller Grosjean pourrait bien n'être pas étranger à l'affaire — on parle aussi de M. l'ingénieur Douhart.

Nous ne pouvons nous dispenser de nous faire l'écho d'un bruit singulier. Le bec de gaz que l'on a laissé allumé avec une ostentation manifeste, fait planer des soupçons sur M. Mottard : c'est pour donner le change à la police, qu'il aura laissé brûler inutilement un bec de gaz, alors qu'il a fait éteindre à minuit, pendant les longs mois, tous les becs de la bonne cité de Liège.

Derniers détails.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que les deux chapeaux trouvés, rue de la Loi, ont été confrontés avec l'irrigateur. Les misérables n'ont pas manifesté la moindre émotion.

Par dépêche télégraphique.

Au moment de mettre sous bande, nous apprenons que l'irrigateur a fait des aveux. C'est décidément M. Ziane qui a fait le coup en compagnie du ministre de la justice.

Voilà, cette fois, le ministère sérieusement dans l'em-baras !

CLAPETTE.

Souvenir

Mon cœur était muet!... Et rêveuse, indécise,
Sur l'antique fauteuil où je m'étais assise

En rentrant, tant de soirs, l'être inondé d'amour,
Je me laissai tomber. Les derniers feux du jour
S'effaçaient dans le ciel et faisaient place à l'ombre
Qui dessinait au loin son contour vague et sombre.
Longtemps, je restai là, le front entre les mains.
Tandis que s'éteignaient les derniers bruits lointains
Et qu'on voyait dormir dans la vaste nature
L'enfant sur son lit blanc, l'oiseau sous la verdure.

A quoi pensais-je ? A rien... à tout, mon cœur souffrait,
Je me levai soudain et je pris un coffret
Là se trouvaient épars quelques vers, de la prose.
Un portrait, des cheveux, les feuilles d'une rose,
Et des lettres au fond, et des lettres de lui !...
Puis je tournai la tête : un éclair avait lui
Entre les frais rideaux de ma fenêtre ouverte ;
Le gaz illuminait la cour noire et déserte.
Je relus ces billets me disant son amour,
Ces billets dont chacun parlait d'un heureux jour,
Ces vestiges chéris des douces confidences,
Des rêves d'avenir, des saintes espérances.
Puis tout à coup des pleurs tombèrent de mes yeux
Et de mon cœur partit un sanglot douloureux...
C'est qu'en me rappelant tant de moments d'ivresse,
J'avais senti venir une immense tristesse,
J'avais mis le présent en regard du passé
Et vu mon jeune amour, comme une ombre effacé.

Seul, le doux souvenir, émotion céleste,
Comme un baume divin me console et me reste,
Souvenir d'autrefois, mon souvenir béni,
De mon cœur torturé ne sois jamais banni.

GÉNIA.

Ruse cléricale.

On nous cite un fait de diplomatie cafarde
qui nous prouve que le sac de nos adver-
saires est bien fourni en ruses de toute es-
pèce.

Dans le village de L..., aux environs de
Liège, localité où le curé est si puissant et
si orgueilleux qu'il fait démolir son église,
malgré bourgmestre, gouverneur et tout le
tremblement, y compris la gendarmerie, il
y avait un orgue et naturellement un orga-
niste; celui-ci, de l'endroit, se contentait
d'une modeste rétribution de 200 francs.

Mais son talent ne satisfaisait pas les idées
musicales de notre doux pasteur qui fit
venir d'un village voisin un autre artiste,
qu'il paya 300 francs.

Cela marcha bien jusqu'à la nouvelle loi
scolaire.

Alors notre excellent curé voulut avoir
aussi sa petite école avec Dieu.

Les ressources n'étaient pas aussi nom-
breuses dans la commune que les ruses dans
le cerveau de notre ensoutané.

Aussi eut-il vite trouvé un moyen de pre-
mière catégorie.

Il congédia l'organiste d'A... et en prit
un autre, un de ces individus à tout faire,
comme certaines bonnes, et que le clergé
met à toutes les sauces; seulement, celui-ci,
outre le maniement de l'orgue, avait celui
des jeunes intelligences cléricales de l'en-
droit. C'était un homme précieux... pour le
curé. Aussi ce dernier lui fit-il accorder

500 francs par la fabrique de l'église...
comme organiste!

Et voilà comment à L... c'est la fabrique
qui paie l'instituteur avec Dieu, de l'école
du curé.

Quand nous disions en commençant que
ces cléricaux avaient plus de ruses que le
diable, et même que la femme!

PUNCH.

Encore l'Administration des Postes

Un employé des postes qui signe Tape-
juste, nous dit que la poste ne délivre pas de
mandat pour une somme au-delà de 500
francs.

Cela a peu d'importance pour la question
qui nous occupe, nous citons ce chiffre de
5.000 francs comme nous eussions cité tout
autre.

Il est bien de petits négociants pour
lesquels une somme de 500 francs perdue ou
retardée, est un bien plus grand malheur
qu'une perte de 500.000 francs pour Rots-
child.

Notre reproche existe donc dans toute sa
force.

Voilà pour la première partie de la lettre
de Tapejuste.

Quant à la seconde, nous avouons bien
franchement que nous ignorions le règle-
ment qu'il nous cite et même plus, nous
sommes très disposés à croire que M. le
directeur de la poste de Liège l'ignore éga-
lement, car sans cela il l'aurait appliqué à
notre égard.

Précisons les faits :

Le 10 octobre dernier nous expédions à
Paris une somme de 30 francs pour un
dessin qui nous était nécessaire. Ne rece-
vant rien, nous nous adressâmes à notre
correspondant qui n'avait rien reçu.

Une correspondance s'engagea, le dessi-
nateur courut à Paris pendant que nous en
faisions autant à Liège.

A Paris on déclara que le mandat n'était
jamais arrivé là.

A Liège on nous dit qu'il était probable-
ment égaré.

En même temps que nous, se trouvait au
guichet une dame liégeoise qui était dans le
même cas que nous, car il paraît que cela se
représente assez souvent.

Nous fîmes notre réclamation au direc-
teur de la poste qui, un mois après le départ
de notre mandat, nous répondit par une
carte postale d'office, qu'en effet notre man-
dat était égaré et que d'après le règlement
nous pourrions réclamer cette somme après
cinq mois de la date du dépôt (donc au 10
mars si nous comptons bien.)

Tapejuste n'a pas mérité son nom ici : car
nous tenons cette carte à la disposition de
quiconque voudrait en prendre connaissance.

Nous avons donc raison de dire que M. le
directeur doit ignorer cet article dont parle
Tapejuste.

L'envoi de nos trente francs devait nous
procurer un dessin urgent. Ce dessin, par la
faute de la poste, nous ne l'avons pas eu à
temps, ce qui nous a causé un préjudice réel
et nous l'avons payé deux fois, ce qui ne
faisait pas notre affaire, et pour nous récom-
penser des ennuis que nous avons éprouvés,
de la perte que nous avons essuyée, des
courses désagréables que nous avons dû
faire, on nous retient notre argent jusqu'au
10 mars.

Hé bien! nous demandons si c'est légal et
nous constatons que Tapejuste a perdu une
belle occasion de se taire.

Tant que nous sommes à parler de l'ad-
ministration des postes, nous avons encore
quelque chose à signaler.

Il n'y a pas un journal qui n'ait à se plain-
dre de l'irrégularité des services. Les jour-
naux illustrés ont surtout la chance de ne
pas arriver à destination. Aussi nous avons,
à trois reprises différentes, adressé le *Fron-
deur*, d'il y a quinze jours, à l'*Avant-Garde*
de Nantes et aucun numéro n'est arrivé.

Nous sommes très flattés que les employés
des postes trouvent notre journal de leur
goût, mais du moins, après en avoir pris
connaissance, ils devraient le réexpédier à
destination, au lieu de l'emporter pour amu-
ser leurs enfants avec les dessins, ou leur
gatte avec les épigrammes et les drôleries.

Nous savons que les portiers et les do-
mestiques ont d'habitude la primeur des
journaux de leurs locataires ou de leurs
maîtres, c'est un vieux droit qu'ils se sont
octroyé; mais du moins, après, ils les remet-
tent aux destinataires; que les employés des
postes prennent exemple sur ces honnêtes
subalternes et qui ne s'annexent pas ce qui
ne leur est pas destiné.

Tapejuste voit que nous précisons et si
nous ne signalons pas d'autres faits aujour-
d'hui, ce n'est pas que nous n'en ayons une
bonne provision... que nous réservons pour
une autre occasion.

TAPEFOR.

LA BUCHE.

Le salon était petit, tout enveloppé de ten-
tures épaisses et discrètement odorant. Dans
une cheminée large un grand feu flambait, tan-
dis qu'une seule lampe, posée sur le coin de la
cheminée, versait une lumière molle, ombrée
par un abat-jour d'ancienne dentelle, sur les
deux personnes qui causaient.

Elle, la maîtresse de maison, une vieille à
cheveux blancs, mais une de ces vieilles adora-
bles dont la peau sans rides est lisse comme un
fin papier et parfumée, une vieille qui sent,
quand on lui baise la main, l'odeur légère qui
vous saute à l'odorat lorsqu'on ouvre une boîte
de poudre d'iris florentine.

Cherchez nos 'cousins
La question du jour, par Barnabé .s.



Si la corde se casse, qui fera la culbute ?

Etude de Moeurs Liegeoises (à la sortie du Théâtre Royal)



(Le crieur) Li voetur d'a Mossieu Noblet.....
 (un cocher dans le lointain) Lisqu'è ?
 (Le crieur) Li rossai !!!!!

Crac

Lui était un ami d'autrefois, resté garçon, un ami de toutes les semaines, un compagnon de voyage dans l'existence. Rien de plus d'ailleurs.

Ils avaient cessé de causer depuis une minute environ, et tous deux regardaient le feu, rêvant à n'importe quoi, en l'un de ces silences amis des gens qui n'ont point besoin de parler toujours pour se plaire l'un près de l'autre.

Et soudain une grosse bûche, une souche hérissée de racines enflammées, croula. Elle bondit par-dessus les chenets, et, lancée dans le salon, roula sur le tapis en jetant des éclats de feu tout autour d'elle.

La vieille femme, avec un petit cri, se dressa comme pour fuir, tandis que lui, à coups de botte rejetait dans la cheminée l'énorme charbon, et ratissait de sa semelle toutes les éclaboussures ardentes répandues autour.

Quand le désastre fut réparé, une forte odeur de roussi se répandit; et l'homme, se rasseyant en face de son amie, la regarda en souriant : « Et voilà, dit-il, en montrant la bûche replacée dans l'âtre, voilà pourquoi je ne me suis jamais marié. » Elle le considéra, toute étonnée, avec cet œil curieux des femmes qui veulent savoir, cet œil des femmes qui ne sont plus toutes jeunes, où la curiosité est réfléchie, compliquée, souvent malicieuse; et elle demanda : « Comment ça ? »

Il reprit : « Oh ! c'est toute une histoire, une assez triste et vilaine histoire. »

La voici : mes anciens camarades se sont souvent étonnés du froid survenu tout à coup entre un de mes meilleurs amis qui s'appelait, de son petit nom, Julien, et moi. Ils ne comprenaient point comment deux intimes, deux inséparables, comme nous étions, avaient pu tout à coup devenir presque étrangers l'un à l'autre. Or, voici le secret de notre éloignement :

Lui et moi, nous habitons ensemble autrefois. Nous ne nous quittions jamais; et l'amitié qui nous liait semblait si forte que rien n'aurait pu la briser.

Un soir, en rentrant, il m'annonça son mariage.

Je reçus un coup dans la poitrine, comme s'il m'avait volé ou trahi. Quand un ami se marie, c'est fini, bien fini. L'affection jalouse d'une femme, cette affection ombrageuse, inquiète et charnelle, ne tolère point l'attachement vigoureux et franc, cet attachement d'esprit, de cœur et de confiance qui existe entre deux hommes.

Voyez-vous, madame, quel que soit l'amour qui les soude l'un à l'autre, homme et la femme sont toujours étrangers d'âme, d'intelligence; ils restent deux belligérants : ils sont d'une race différente; il faut qu'il y ait toujours un dompteur et un dompté, un maître et un esclave; tantôt l'un, tantôt l'autre; ils ne sont jamais deux égaux. Ils s'étreignent les mains, leurs mains frissonnantes d'ardeur; ils ne se les serrent jamais d'une large et forte pression loyale, de cette pression qui semble ouvrir les cœurs, les mettre à nu, dans un élan de sincère et forte et virile affection. Les sages, au lieu de se marier et de procréer, comme consolation pour les vieux jours des enfants qui les abandonneront, devraient chercher un bon et solide ami, et vieillir avec lui dans cette communion de pensées qui ne peut exister qu'entre deux hommes.

Enfin, mon ami Julien se maria. Elle était jolie, sa femme, charmante, une petite blonde frisée, vive, potelée, qui semblait l'adorer.

D'abord, j'allais peu dans la maison, craignant de gêner leur tendresse, me sentant de trop entre eux. Ils semblaient pourtant m'attirer, m'appeler sans cesse, et m'aimer.

Peu à peu je me laissai séduire par le charme doux de cette vie commune; et je dinai souvent chez eux, et souvent, rentré chez moi la nuit, je songeais à faire comme lui, à prendre une femme, trouvant bien triste à présent ma maison vide.

Eux, paraissaient se chérir, ne se quittaient point. Or, un soir, Julien m'écrivit de venir dîner. J'y allai. — « Mon bon, dit-il, il va falloir que je m'absente, en sortant de table, pour une affaire. Je ne serai pas de retour avant onze heures, mais à onze heures précises, je rentrerai. J'ai compté sur toi pour tenir compagnie à Berthe. » La jeune femme sourit : « C'est moi, d'ailleurs, qui ai eu l'idée de vous envoyer chercher », reprit-elle. Je lui serrai la main : « Vous êtes gentille comme tout. » Et je sentis sur mes doigts une amicale et longue pression. Je n'y pris pas garde. On se mit à table, et, dès huit heures, Julien nous quittait.

Aussitôt qu'il fut parti, une sorte de gêne singulière naquit brusquement entre sa femme et moi. Nous ne nous étions encore jamais trouvés seuls, et, malgré notre intimité grandissant chaque jour, le tête-à-tête nous plaçait dans une situation nouvelle. Je parlai d'abord de choses vagues, de ces choses insignifiantes dont on emplit les silences embarrassants. Elle ne me répondait rien, et restait en face de moi, de l'autre côté de la cheminée, la tête baissée, le regard indécis, un pied tendu vers la flamme, comme perdue en une difficile méditation. Quand je fus à sec d'idées banales, je me tus. C'est étonnant comme il est difficile quelquefois de trouver des choses à dire. Et puis je sentais du nouveau dans l'air, je sentais de l'invisible, en un je ne sais quoi impossible à exprimer; cet avertissement mystérieux qui vous prévient des intentions secrètes, bonnes ou mauvaises d'une autre personne à votre égard.

Ce pénible silence dura quelque temps. Puis Berthe me dit : « Mettez donc une bûche au feu, mon ami, vous voyez bien qu'il va s'éteindre. » J'ouvris le coffre à bois, placé juste comme le vôtre, et je pris une bûche, la plus grosse bûche, que je plaçai en pyramide sur les autres morceaux de bois aux trois quarts consumés. Et le silence recommença. Au bout de quelques minutes, la bûche flambait de telle façon qu'elle nous grillait la figure. La jeune femme releva sur moi ses yeux, des yeux qui me parurent étranges. « Il fait trop chaud, maintenant, dit-elle; allons donc là-bas, sur le canapé. » Et nous voilà partis sur le canapé. Puis, tout-à-coup, me regardant bien en face : « Qu'est-ce que vous feriez si une femme vous disait qu'elle vous aime? Je répondis, fort interloqué : « Ma foi, le cas n'est pas prévu, et puis ça dépendrait de la femme. » Alors elle se mit à rire, d'un petit rire sec, nerveux, frémissant, un de ces rires faux qui semblent devoir casser les verres fins, et elle ajouta : « Les hommes ne sont jamais audacieux ni malins. » Elle se tut, puis reprit : « Avez-vous quelquefois été amoureux, monsieur Paul? » Je l'avouai; oui, j'avais été amoureux. « Racontez-moi ça, » dit-elle. Je lui racontai une histoire quelconque. Elle m'écoutait attentivement, avec des marques fréquentes d'improbation et de mépris, et soudain : « Non, vous n'y entendez rien; pour que l'amour fût bon, il faudrait, il me semble, qu'il bouleversât le cœur, tordît les nerfs et ravageât la tête, il faudrait qu'il fût — comment dirai-je? — dangereux, terrible même, presque criminel, presque sacrilège, qu'il fût une sorte de trahison; je veux dire qu'il a besoin de rompre des obstacles sacrés, des lois, des liens fraternels; quand l'amour est tranquille, facile, sans périls, légal, est-ce bien de l'amour? » Je ne savais

plus quoi répondre, et je jetais en moi-même cette exclamation philosophique : « O cervelle féminine, te voilà bien ! »

Elle avait pris, en parlant, un petit air indifférent, sainte-nitouche, et, appuyée sur les coussins, elle s'était allongée, couchée, la tête contre mon épaule, la robe un peu relevée laissant voir un bas de soie rouge que les éclats du foyer enflammaient par instants. Au bout d'une minute : « Je vous fais peur », dit-elle. Je protestai. Elle s'appuya tout à fait contre ma poitrine et, sans me regarder : « Si je vous disais moi, que je vous aime, que feriez-vous? » Et, avant que j'eusse pu trouver ma réponse, ses bras avaient pris mon cou, avaient attiré brusquement ma tête; et ses lèvres joignaient les miennes.

Ah ! ma chère amie, je vous réponds que je ne m'amusais pas ! Quoi ! tromper Julien ? devenir l'amant de cette petite folle perverse et rusée, effroyablement sensuelle sans doute, à qui son mari déjà ne suffisait plus ! Trahir sans cesse, tromper toujours, jouer l'amour pour le seul attrait du fruit défendu, du danger bravé, de l'amitié trahie ! — Non, cela ne m'allait guère. Mais que faire ? imiter Joseph ? rôle fort sot et de plus fort difficile, car elle était affolante en sa perfidie, cette fille et enflammée d'audace, et palpitante et acharnée. Oh ! que celui qui n'a jamais senti sur sa bouche le baiser profond d'une femme prête à se donner, me jette la première pierre...

... Enfin, une minute de plus... vous comprenez, n'est-ce pas ? Une minute de plus et... j'étais... non, elle était... pardon, c'est lui qui l'était !... ou plutôt qui l'aurait été, car voilà qu'un bruit terrible nous fit bondir. La bûche, oui, la bûche, madame, s'égarait dans le salon, renversant la pelle, le garde-ou, roulant comme un ouragan de flamme, incendiant le tapis et se gisant sous un fauteuil qu'elle allait infailliblement flamber. Je me précipitai comme un fou, et pendant que je repoussais dans la cheminée le tison sauveur, la porte brusquement s'ouvrit ! Julien, tout joyeux, re-trait. Il s'écria : « Je suis libre, l'affaire est finie deux heures plus tôt ! »

Oui, mon amie, sans la bûche j'étais pincé en flagrant délit. Et vous apercevez d'ici les conséquences !

Or, je fis en sorte de n'être plus repris dans une situation pareille, jamais, jamais. Puis je m'aperçus que Julien me battait froid, comme on dit. Sa femme évidemment me débinait; et peu à peu, il m'éloigna de chez lui; et nous avons cessé de nous voir.

Je ne me suis point marié. Cela ne doit plus vous étonner ?

GIL BLAS.

Bibliographie.

Troisième annuaire du Caveau Vervétois.

Cette société littéraire vient de publier son recueil annuel, beau volume de 366 pages.

Nous y remarquons d'abord les poésies de M. P.-R. Gauthier, un poète, celui-là et un vrai poète. Ses vers ne se composent pas comme beaucoup d'autres, d'une rime quelconque, planté au haut d'une ligne plus ou moins bête. Il y a chez cet auteur de la mé-

lodie, des pensées, du sentiment, de la poésie en un mot, et ses petits poèmes sont lus avec plaisir et émotion. Parmi les 25 pièces publiées, M. Gauthier, qui est français, en compte huit.

Comme nombre arrive après lui M. Karl Grün, un allemand celui-là, qui compte aussi huit pièces de poésie. M. Grün a du talent; il écrit bien et a de bonnes idées; c'est un vaillant et s'il est germain d'origine, il est belge de cœur; il a fait preuve de dévouement pour notre pays, et le *Caveau verviétois* lui doit une grande part de ses brillants succès; aussi sommes-nous désagréablement surpris de lire sous sa signature une chose comme: *La vérité, les philosophes et la science*. Nous promettons un lapin blanc à celui qui nous expliquera ce qu'il a voulu dire dans cette longue chose qui voudrait passer pour de la poésie.

A la bonne heure ses autres poésies, on les lit avec goût, mais celle-là, oh là là! *Albert Beaujean* est aussi un poète pour de bon, quoiqu'avocat, espérons que la poussière des dossiers n'étouffera pas la Muse; ce serait un vrai crime; et nous regrettons de ne pas voir plus souvent son nom au bas des pièces qui composent le recueil.

Nous dirons la même chose pour MM. Harroy et Weher.

Parmi les membres correspondants, nous remarquons les poésies de MM. Deras, G. Stanislaus et J. de Bagnies, qui ont un véritable mérite littéraire, et ne dépareraient aucun recueil, même plus sérieux.

On a attaqué le *Caveau verviétois*, nous ne savons pourquoi; est-ce que l'on voudrait qu'il produisit en trois ans une douzaine de Hugo, de Musset ou de Béranger.

Les débuts annoncent de la vie et de la force, on y trouve quelques bons vers, ne demandons pas plus pour le moment, ce n'est déjà pas si commun. Prochainement nous nous occuperons des œuvres en prose et des pièces wallonnes de ce volume.

F.

Œuvre de la Vieille Garde.

L'assemblée générale des fondateurs a eu lieu le 21 de ce mois, à 3 heures du matin, dans les salons du *café Parisien*.

Une foule nombreuse, parmi laquelle se trouvait plusieurs grandes dames (« de très grandes dames » comme dit Buridan le capitaine) assistait à la séance.

Notre jeune et aimable reporter ayant été enlevé par l'une d'elles, il nous est impossible de publier aujourd'hui le compte-rendu de la séance.

Ce sera pour le prochain numéro.

AVIS.

Une souscription populaire dont le produit sera employé à l'érection d'un monument commémoratif aux victimes de la catastrophe de Seraing, a été organisée dans cette localité.

Nous recommandons vivement cette œuvre à nos lecteurs: les martyrs du travail sont aussi dignes de respect que les martyrs de la gloire.

Une liste de souscription est déposée dans nos bureaux.

LES AVENTURES

D'ANATOLE TROUSSEMINET

Roman inédit

II.

Ce qu'était Trouseminet.

Nous profiterons de cet évanouissement, pour faire une courte biographie du héros de cette histoire vraie.

Trouseminet — âgé, à l'époque où commence notre récit, de 27 ans, trois mois et quatre jours — naquit dans la ville de Liège (Belgique.) La vie paraissait devoir sourire au jeune Anatole. Son père — un gros industriel qui avait fait une honnête fortune en confectionnant des ronds de cuir à air comprimé — possédait une réelle influence dans les conseils du gouvernement. Les quelques douzaines de voix dont il disposait en temps d'élections, assuraient un accueil favorable à toute demande qu'il aurait pu faire au ministère. L'illustre rejeton des Trouseminet n'avait donc qu'à se laisser vivre tout doucement, jusqu'au moment où il pourrait recevoir la juste récompense due à son abnégation, et transporter — pour son usage personnel — dans un ministère où dans un tribunal quelconque, un des ronds de cuir de ses pères.

Hélas, le pauvre garçon était sans doute né sous une mauvaise étoile.

A peine avait-il passé — plus ou moins mal — son examen de docteur en droit, que son père, Onésiphore Trouseminet, allait rejoindre dans la tombe sa chaste et vertueuse épouse — née Plumeau.

Privé de son guide, Anatole, qui, sans être un aigle, avait toujours été un garçon assez sérieux, changea brusquement d'allures. Le papa Trouseminet avait un peu serré les cordons de la bourse. Anatole les coupa net et les écus des vieux parents commencèrent un effréné cancan.

La fabrique fut fermée.

Les Trouseminet, qui avaient fourni des ronds de cuir à plusieurs générations de derrières, en tressaillèrent dans leurs tombes; mais cette manifestation — tout intime — des mânes de ses ancêtres n'arrêta pas le dernier des Trouseminet; il était lancé.

Reçu — grâce à ses écus — dans la société des jeunes gommeux qui prétendent descendre des croisés — probablement parce que nos pères, à nous, roturiers, ont souvent jeté leurs aîeux par les fenêtres — Trouseminet s'ingénia à pasticher les allures de ses nouveaux amis.

Il y réussit à merveille; au bout d'un mois, il avait l'apparence d'un cocher de bonne maison. Au bout de trois mois il était devenu suffisamment idiot pour lutter « d'esprit » avec les jeunes gens « de la société » comme on dit là-bas, les plus célèbres par leur verve et leur bagout.

Ce brillant résultat, fit complètement perdre la tramontane à notre héros. Dès lors il sema, sans compter, la fortune sortie des ronds de cuir. C'était une fièvre, un délire. Il poussa la prodigalité jusqu'à vouloir, pendant un mois, annexer pour son usage personnel tout le corps de ballet — lequel, heureusement ne se composait

que de deux danseuses, dont l'une déjà mûre. Cette folie amoureuse, fut la dernière.

En quittant les danseuses, Anatole se trouve à la tête d'une fortune de trois francs soixante quinze. C'était peu pour faire figure dans le monde. Aussi ses oncles et ses tantes, réunis en un conseil de famille devant lequel on fit comparaître le coupable, décidèrent que l'on s'adresserait aux amis du ministère, afin de caser convenablement le jeune Anatole. Malheureusement celui-ci, bien que réunissant toutes les conditions de médiocrité désirables, avait nocé avec trop d'ostentation; il s'était montré un peu partout en compagnie de beautés peu sévères, et l'on craignait d'effaroucher la prudence bourgeoise.

Malgré toute sa bonne volonté, le gouvernement ne pouvait rien faire d'Anatole, pas même un substitut. Le pauvre garçon n'étant bon à rien allait peut-être se trouver forcé de se faire décrocheur ou d'entrer dans la politique, lorsque la Providence vint le tirer d'affaire.

(La suite au prochain n°.) CLAPETTE.

Théâtre Royal de Liège.

Direction de M. Edmond Giraud.

Bur. à 6 h.

Rid. à 6 h 1/2 h.

Dimanche, 29 janvier 1882.

Représentation extraordinaire avec le concours de M. Dulaurens, fort-ténor.

Deuxième représentation de: LES HUGUENOTS, grand-opéra en 5 actes.

Première représentation de: BRUTUS LACHE CÉSAR, comédie en 1 acte.

Ordre: Brutus. — 2. Les Huguenots.

Lundi, 30 janvier 1882.

Représentation extraordinaire au bénéfice de M. Deujean, régisseur général.

Deuxième représentation de: LA MASCOTTE, opéra-comique nouveau en 3 actes.

Théâtre du Pavillon de Flore.

Direction RUTH.

Bur. 6 h.

Rid. 6 h 1/2 h.

Dimanche 29 et Lundi 30 janvier 1882.

(Grand succès.) 3^e et 4^e représentation de: CASSE-MUSEAU, grand drame nouveau en 5 actes.

Concert:

Ordre: 1. Casse-museau. — 2. Concert.

Vendredi 3 février: Bénéfice de M. Neville, grand 3^e rôle: LA BAMBOCHE, pièce nouvelle.

A l'étude: LA BAMBOCHE, pièce nouvelle en 4 actes. SERGE PANINE, drame nouveau du Théâtre du Gymnase de Paris.

Escrime. — Leçons particulières par M. BALZA, professeur du Cercle St-Georges; s'adresser au local du Cercle, café de la Banque Nationale.

A MM. les Etudiants. — Leçons d'escrime par M. SAVAT; s'adresser galeries du Gymnase.

— Ne jetez pas vos vieux parapluies, la grande Maison de Parapluies, 40, rue Léopold, à Liège, les répare ou les recouvre en 5 minutes, en forte étoffe anglaise, à 2 francs; en soie, à 5-75, 6-50, 7-50 et 12 francs.

Bodega.

ÉTRENNES. — La compagnie BODEGA, offre à ses clients, pour 20 francs, un panier assorti de 6 bouteilles de vins d'Espagne, de première qualité.

Liège. — Imp. et lith. E. PIERRE, rue de l'Étuve, 12.

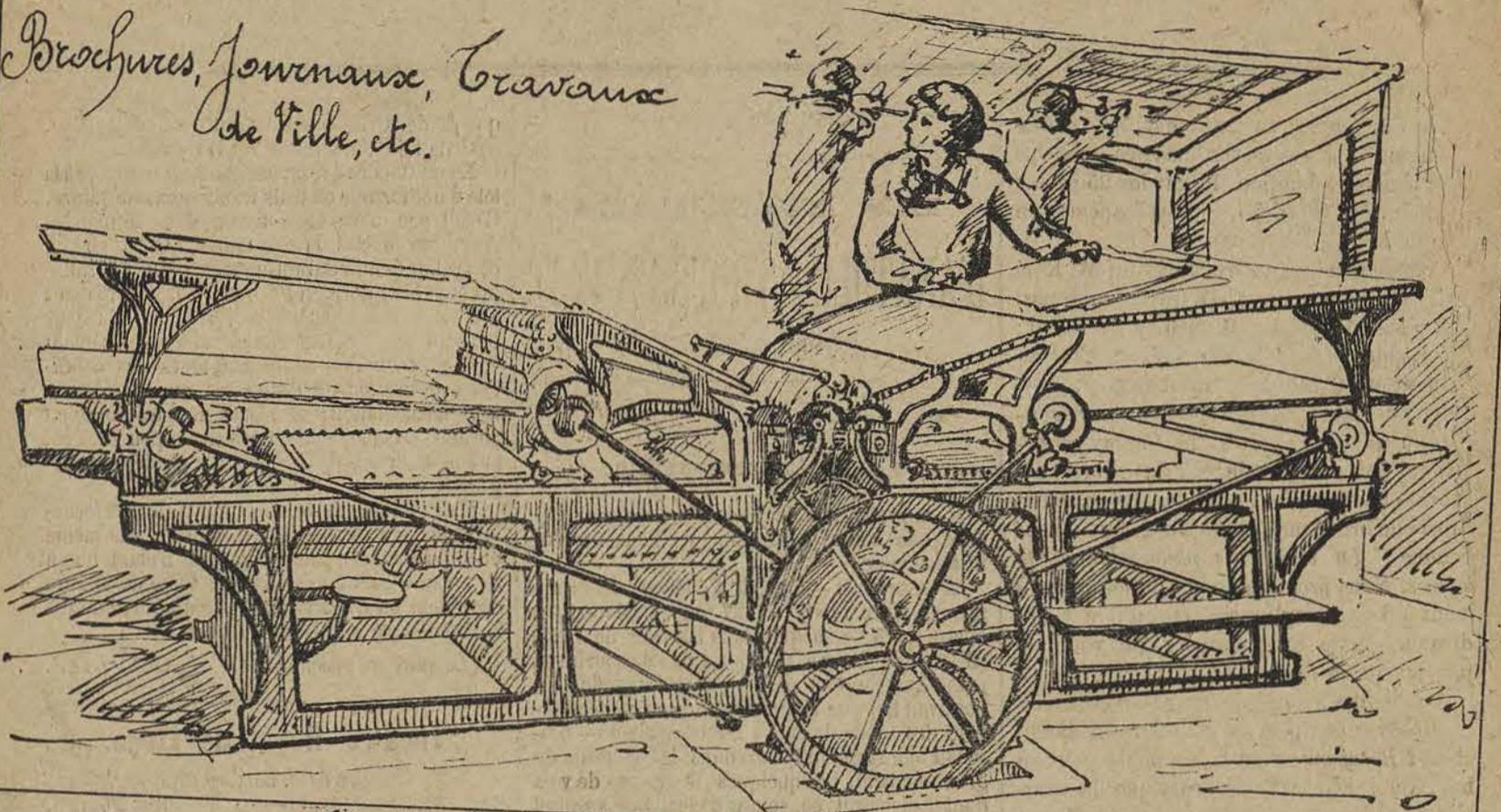
ÉTABLISSEMENT TYPOGRAPHIQUE

Rue de l'Église, 12

Em. Pierre et Frère

Rue de l'Église, 12

Brochures, Journaux, Travaux
de Ville, etc.



IMPRIMERIE

LITHOGRAPHIE

CHROMOLITHOGRAPHIE

F. BORDT

1 RUE CHAPELLE DES CLERCS 1

Impressions Artistiques
et Commerciales en tous Genres.
Spécialité d'Étiquettes
de Luxe.

